

Sujets

Notre pensée pour s'exprimer passe-t-elle nécessairement par le langage ?

Peut-on tout dire ?

Le silence ne dit-il rien ?

Peut-on dire que l'inconscient parle en nous ?

Une langue universelle est-elle possible ?

Les mots disent-ils les choses ?

Les mots trahissent-ils l'essence des choses ?

Distinctions, définitions, problèmes

- **LE langage, une langue, la parole** : 1) faculté de s'exprimer et communiquer ; 2) système de signes permettant l'expression et la communication d'informations ou de messages (cf. « un langage ») ; 3) mise en œuvre individuelle du langage dans une langue déterminée, afin de dire quelque chose (ne nécessite pas la voix !)
- **le signe linguistique et les différents types de signes** : qui dit langage, dit signe ; qu'est-ce qu'un signe ?
- a) définition générale : existence sensible renvoyant à quelque chose d'absent, dont elle tient lieu (cette existence sensible n'est pas perçue pour elle-même : on perçoit ce à quoi elle renvoie, ce dont elle tient lieu) ; être le signe de quelque chose, c'est l'exprimer
- b) mais si tout langage suppose le signe, tout signe est-il « linguistique » à proprement parler ? Non : il y a différents types de signes :

Signe linguistique (Saussure)	Unité, non un nom et une chose, mais un concept et une image acoustique, ou un signifié et un signifiant : Rapport : non naturel mais arbitraire, conventionnel/ culturel (pas de lien naturel entre la suite de sons « sœur » et l'idée de sœur ; preuve : pas une seule langue)
Signe naturel (l'indice)	Le signifiant « ressemble » au signifié ou a un lien avec lui : exemples : la fièvre est l'indice/ le signe de la maladie, la fumée, du feu, etc.
Le signal	Le signifiant est supposé susciter une réaction. Exemple : la sonnerie à la fin d'un cours, le dos d'âne (code de la route). S'il suppose un certain apprentissage et n'est donc pas naturel mais conventionnel/ culturel, il n'est toutefois pas lié arbitrairement au signifié.

Parler, c'est être capable de comprendre des signes linguistiques, ce qui suppose une faculté de représentation élaborée, abstraite, puisqu'on se sert de choses qui renvoient à des « choses » absentes, et que ces choses sont des idées, pas des choses particulières. Le langage a un lien très lâche avec la réalité, il renvoie à toute une élaboration du monde par l'homme.

- **langage et culture** : le langage est culturel, à la fois parce qu'il n'est pas naturel, rivé aux besoins, et nécessité par la nature (cf. convention, arbitraire), mais aussi en ce que les mots qui le constituent sont des signes, des concepts. Ces concepts sont des définitions, des représentations générales et abstraites, qui renvoient à notre façon de voir le monde, à nos connaissances, etc. Ce qui distingue les langues, ce n'est pas seulement la façon de dire ou d'écrire les mots, mais avant tout les idées auxquelles ils renvoient. Exemples : Ainsi, le mot de « vache » n'a pas la même signification ou le même signifié pour nous occidentaux et en Inde (cf. caractère sacré). Cf. Gavagai ; les plantes

Nous découpons le réel suivant nos connaissances, suivant nos besoins, notre façon de vivre... cf. **Bergson**.

- **communiquer et parler** : cf. texte Descartes (la différence se comprend surtout à propos du problème du langage animal)
- **penser et parler** : la pensée pré-existe-t-elle au langage ? peut-on penser indépendamment des mots ? On répondra (cf. **Hegel**) que la pensée qui préexiste au langage n'est qu'une pensée confuse, qui se cherche : on ne peut penser avant d'avoir recours aux mots ; c'est que penser, ce n'est pas percevoir, sentir, ou avoir conscience en général, mais c'est avoir une représentation générale et abstraite, une définition. **NB** : si le langage était accidentel dans la formation de la pensée, alors, on dirait qu'il n'est qu'un outil de communication, qu'il ne sert que les besoins de la société, les besoins naturels (pas d'importance alors)
- **rapports mots et choses (ou : à quoi réfèrent les mots)** : cf. signe linguistique, langage et culture : les mots ne réfèrent pas directement aux choses, au monde ; mais il y réfère par l'intermédiaire de nos idées, i.e., ils réfèrent primordialement à notre représentation du monde (cf. le **concept**).

On critique souvent la généralité des mots : trop communs, trop généraux, pour pouvoir dire toute la réalité (ce qui renvoie au problème « penser/ parler »), qui est individuelle. Ne disent que ce qui est commun aux choses, donc, que ce qui est « banal ». Cf. **Bergson**, Nietzsche (versus Platon, Hegel). Cf. nominalisme.

Textes

Descartes, Lettre à Newcastle : penser et parler ; penser et communiquer ; langage animal

- parler c'est exprimer des pensées et seul un être conscient, doué d'une âme, a des pensées : privilège de l'homme par rapport aux animaux
- les animaux expriment, communiquent mais ne parlent pas : le contenu de ce qui est échangé est en effet des cris, des passions, des sentiments, etc. ; c'est un phénomène passif, réactif, instinctif ; l'homme, lui, non seulement exprime des pensées, mais le fait consciemment, intentionnellement, volontairement
- à mettre en parallèle avec la danse des abeilles (**K. Von Frisch, Vie et moeurs des abeilles**) : les abeilles ont un système de signaux codé qui leur permet de s'échanger des info au sujet de l'emplacement de pollen ; mais on dira qu'elles ne parlent pas à proprement parler parce que c'est de l'ordre de l'instinct ; elles ne peuvent se servir de ces signes dans un autre contexte ; c'est quelque chose de naturel et de lié aux conditions de survie (une seule condition d'utilisation) ; et surtout, ne permettent pas le dialogue : elles déclenchent une réaction chez les autres membres de la même espèce

Fiche langage

Hegel, Philosophie de l'esprit : penser et parler

« C'est dans les mots que nous pensons. Nous n'avons conscience de nos pensées déterminées et réelles que lorsque nous leur donnons la forme objective, que nous nous les différencions de notre intériorité, et par suite, nous les marquons d'une forme externe, mais d'une forme qui contient aussi de caractère de l'activité interne la plus haute. (...) Et, il est également absurde de considérer comme un désavantage et comme un défaut de la pensée cette nécessité qui lie celle-ci au mot. On croit ordinairement, il est vrai, que ce qu'il y a de plus haut, c'est l'ineffable. Mais c'est là une opinion superficielle et sans fondement ; car en réalité, l'ineffable, c'est la pensée obscure, la pensée à l'état de fermentation, et ce qui ne devient clair que lorsqu'elle trouve le mot. Ainsi le mot donne à la pensée son existence la plus haute et la plus vraie. »

Bergson : penser et parler ; langage et réalité ; concept

Pour tout dire, nous ne voyons pas les choses mêmes ; nous nous bornons, le plus souvent, à lire des étiquettes collées sur elles. Cette tendance, issue du besoin, s'est encore accentuée sous l'influence du langage. Car, les mots (à l'exception des noms propres) désignent tous des genres. Le mot, qui ne note de la chose que sa fonction la plus commune et son aspect banal, s'insinue entre elle et nous, et en masquerait la forme à nos yeux si cette forme ne se dissimulait déjà derrière les besoins qui ont créé le mot lui-même.

Et ce ne sont pas seulement les objets extérieurs, ce sont aussi nos propres états d'âme qui se dérobent à nous dans ce qu'ils ont d'intime, de personnel, d'originellement vécu. Quand nous éprouvons de l'amour ou de la haine, quand nous nous sentons joyeux ou tristes, est-ce bien notre sentiment lui-même qui arrive à notre conscience, avec les milles nuances fugitives et les milles résonances profondes qui en font quelque chose d'absolument nôtre ? Nous serions alors tous romanciers, tous poètes, tous musiciens. Mais, le plus souvent nous n'apercevons de notre état d'âme que son déploiement extérieur. Nous ne saisissons de nos sentiments que leur aspect impersonnel, celui que le langage a pu noter une fois pour toutes parce qu'il est à peu près le même, dans les mêmes conditions, pour tous les hommes. Ainsi, jusque dans notre propre individu, l'individualité nous échappe.

Nous nous mouvons parmi des généralités et des symboles, comme en un champ clos où notre force se mesure utilement à d'autres forces ; et, fascinés par l'action, attirés par elle pour notre plus grand bien, sur le terrain qu'elle s'est choisi, nous vivons dans une zone mitoyenne entre les choses et nous, extérieurement aux choses, extérieurement aussi à nous-mêmes

(Extrait de **Le Rire**)